

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Stéfani Meunier, Anick Fortin, Isabelle Gaumont, Jean-François Crépeau, Andrée Ferretti

Bruno Roy

Number 133, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36684ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, B. (2009). Review of [Stéfani Meunier, Anick Fortin, Isabelle Gaumont, Jean-François Crépeau, Andrée Ferretti]. *Lettres québécoises*, (133), 28–31.

☆☆☆ 1/2

Stéfani Meunier, *Et je te demanderai la mer*,
Montréal, Boréal, 2008, 178 p., 22,95 \$.



La romancière a choisi de varier la narration, alternant entre Dan, Sarah, Léo et Rachel. Le procédé, bien maîtrisé, permet de suivre l'évolution de la trame à des points de vue différents, sinon complémentaires.

Vivre heureux ! Comment s'y prendre ?

Un recueil de nouvelles et deux romans plus tard, l'imagination nécessaire pour créer des histoires plus grandes que nature et le talent pour les raconter font de Stéfani Meunier une des écrivaines les plus appréciées de sa génération.



Dans son nouveau roman, *Et je te demanderai la mer*, elle nous fait partager une année dans la vie de Dan, en rupture avec son métier d'hydrobiologiste, mais surtout en rupture avec sa femme et son fils, sinon avec lui-même.

LÉO

Dan achète un motel de banlieue un peu délabré et s'y installe, s'éloignant à peine de Rachel et de Marco. Quelque temps après son arrivée, une femme et un jeune enfant louent une chambre dans laquelle ils demeureront plusieurs mois. Sarah boit, elle boit beaucoup et ne semble pas se soucier de son fils Léo. Petit à petit, Dan se rapproche de l'enfant, palliant ainsi l'absence de son propre fils.

L'intérêt que Léo porte aux monstres marins favorise leur relation. L'enfant est passionné par le sujet et Dan, bien que connaissant la faune aquatique, ne réfute jamais les hypothèses auxquelles le garçon souscrit. On dirait que le merveilleux que suggèrent ces bêtes éloigne l'un et l'autre de la réalité qui les traque. Il y a aussi que l'adulte et l'enfant comblent, chacun à leur façon, l'absence d'un fils et celle d'un père.

L'hiver passe de travaux domestiques en réparations qui occupent le propriétaire du motel quand le garçon va en classe. Sarah, après des semaines à se bercer dans l'illusion éthylique, se reprend en main. Dan, que les confidences de Léo informent de l'état de santé de sa mère, comprend mal ce qui lui arrive mais, lorsqu'elle finit par sortir de sa retraite pour lui parler, il l'écoute attentivement, espérant ainsi se rapprocher davantage de Léo.

Durant tout ce temps, Dan tente de joindre son fils Marco en lui adressant sur MSN des messages qui restent sans suite. Il tente aussi de comprendre ce qui s'est produit entre Rachel et lui qui l'a fait quitter sa famille.

CELLULES FAMILIALES

Dans ce roman, Stéfani Meunier crée des cellules qui gravitent autour des personnages principaux : Dan, Rachel et Marco, puis Sarah, Léo et John. La dynamique des uns ressemble à celle des autres, la différence se situant dans les inquiétudes qui feront éclater le noyau familial. Par exemple, Rachel n'est plus la même depuis la naissance de Marco et John ne parvient pas à communiquer avec son fils Léo.

C'est ainsi que nous découvrons l'intimité de chacun des narrateurs, les rapports qu'ils entretiennent entre eux et les relations nouvelles qu'ils établissent afin de régler leurs différends. Il faut que Dan passe une soirée en compagnie de Sarah pour comprendre que la destinée de cette femme a longtemps été semblable à la sienne. Et ce sera au cours d'une fête entre amis que ces univers en apparence éloignés se rejoindront. Cette rencontre est l'occasion de faire la paix entre les ex, et de faire le point sur soi et l'avenir. Dans tous les cas, cette réunion semble avoir la valeur symbolique d'un passage d'une vie à une autre.

TALENT POUR LE BONHEUR

Stéfani Meunier a un talent certain pour comprendre et analyser l'âme humaine, et cela se reflète sur ses héros. Son art d'écrire, c'est-à-dire de transposer les existences qu'elle a imaginées, suggère la douceur et la force. Jamais mièvres, ses personnages, même dans les situations les plus troubles, conservent un talent pour le bonheur auquel ils aspirent. Ainsi, *Et je te demanderai la mer* relate des histoires où l'espoir n'est jamais très loin, car les héros croient fermement que rien n'est irrémédiable.

☆☆☆

Anick Fortin, *Journal intime d'une pute conforme*, Trois-Pistoles,
Éditions Trois-Pistoles, 2008, 180 p., 24,95 \$.

Laurie au pays des merveilles ?

À vingt ans, Anick Fortin a fait une entrée remarquable sinon remarquable à Bouquenville, QC, avec *La Blasphème* (Éditions Trois-Pistoles, 2003).

Si le titre est accrocheur, c'est l'histoire qu'elle y raconte, celle d'une fille que l'inaptitude maternelle a jetée trop tôt dans le monde des adultes, et son écriture entre poésie et pamphlet qui ont retenu l'attention.

Le ton a peu changé dans *Les colons de village* (Éditions Trois-Pistoles, 2006), son second roman. Ce n'était plus seulement la famille qui était dysfonctionnelle, mais tout un village. Antoine vit isolé de ces gens, sauf de François, un enfant duquel on dit qu'il a une mauvaise influence, et de Sonia, « la putain qui vend son corps mais jamais son âme ». Le jugement que l'auteure porte sur

cette microsociété est aussi sévère que celui qu'elle portait sur la mère de la Blasphème, et laisse peu d'espoir en un monde meilleur.

LE PAYS DE LAURIE

Dans *Journal intime d'une pute conforme*, son troisième opus-cule, Anick Fortin braque la caméra de son imaginaire sur ses contemporains, filles et garçons. Laurie est une jeune femme à qui elle a prêté quelques traits de sa propre existence; comme elle, Laurie est une jeune enseignante, et, comme elle encore, l'héroïne aime écrire. Y a-t-il d'autres ressemblances? Cela est sans importance, puisque Laurie existe bel et bien dans les pages de cette fiction.

La trame de cette histoire est intimement liée à la structure que la romancière a donnée à son œuvre. D'abord, il y a le jeu de la narration que partage l'héroïne avec d'autres voix, dont Anick Fortin elle-même. Ce discours à trois voix fait écho, selon que Laurie interagit sur elle-même ou son entourage, qu'il y a une distance entre le temps du récit et celui de la narration, ou que l'auteure intervient directement.

Ce journal n'en est pas vraiment un, mais plutôt des bribes de souvenirs de neuf mois dans la vie d'une jeune femme durant lesquels elle fait le point sur ses relations et ses désirs amoureux, et met sa profession d'enseignante en perspective.



LES LANGAGES DE LA ROMANCIÈRE

Parfois, Anick Fortin puise dans l'oralité du discours de la Blasphème ou d'Antoine. Ailleurs, son langage est plus purement littéraire. Quelquefois enfin, la voix de la romancière a des accents de poésie inventive. Nous remarquons surtout les vers libres des pages marquant les multiples transitions du récit comme autant de lignes mélodiques, mais la poésie de l'écrivaine va au delà de ces passages et baigne l'entièreté du roman. Rappelant la correspondance entre Sonia et Antoine dans *Les colons de village*, la langue de ce journal fait siennes les images de la poésie qui en modère la fébrilité.

QUESTIONS, RÉPONSES

Le titre du roman évoque le fait que l'homme voit en chaque femme sa mère, sa sœur, son épouse et une prostituée. C'est ainsi que Laurie en vient à se percevoir elle-même, tant ses relations avec les hommes la déçoivent et qu'elle croit ressembler à Sonia, la véritable prostituée: elle abandonne son corps à ses compagnons, sans gratitude aucune comme certaines épouses.

Anick Fortin dérangera, encore une fois, les bien-pensants. Elle me semble pourtant plus sereine cette fois-ci que dans ses romans précédents, tout en posant un regard critique sur une génération et en remettant en question quelques habitudes de notre société.

Isabelle Gaumont, *Subordonnée*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « AmÉrica », 2007, 235 p., 22,95 \$.



Tribulations dans la vie de Simone Beaubien

Quel genre de travail effectue le flot de personnes que déversent quotidiennement les édifices à bureaux? Le roman d'Isabelle Gaumont, *Subordonnée*, fournit d'intéressantes hypothèses de réponse à cette interrogation.

L'EMPLOYÉE MODÈLE

Simone Beaubien est perceptrice pour une grande société; elle doit téléphoner à des clients dont le compte est en souffrance et leur rappeler d'effectuer un paiement, sans délai. D'appels en coups de fil, Simone se fait invectiver, mais la consigne est claire: il faut rester poli avec les clients.

Employée modèle, la narratrice se consacre entièrement et avec dévouement au travail qui lui est confié. Cela lui pose un problème à l'endroit de ses collègues et de ses supérieurs



immédiats qui perçoivent sa conduite comme une leçon qu'elle veut leur donner.

PETITE VIE PLATE

Simone Beaubien ne trouve pas plus de plaisir dans sa vie personnelle que dans son travail, son compagnon ne se préoccupant pas plus d'elle que d'une vieille chaussette. Cependant, elle croit pouvoir rapidement changer cela et, profitant de ce que son homme part seul à la mer, elle prépare ses valises pour qu'il comprenne que son départ est sans retour.

LE PSY

Entre-temps, le climat au bureau fait craquer Simone, et son médecin lui prescrit un congé de maladie, lui conseille de suivre une thérapie.

Isabelle Gaumont fait une charge bien sentie contre un certain type de travail de bureau et les conditions qui sont imposées au personnel. Elle n'hésite pas à caricaturer, avec talent, la vie de misère dont sont victimes ces gens, surtout des femmes. Là où sa charge est la plus hilarante, c'est lorsqu'elle raconte les visites de Simone chez le psychologue, lequel cadre bien avec la société dans laquelle évolue son héroïne.

LE BONHEUR ?

L'écriture d'Isabelle Gaumont joue bien les niveaux d'émotions qu'elle veut faire partager, selon que son héroïne est au travail, à la maison ou en consultation.

La fin des aventures de cette *Subordonnée* serait heureuse si Isabelle Gaumont ne tirait pas le tapis de sous les pieds de l'héroïne. Une chausse-trappe qui me permet de conclure que la pauvre Simone n'est pas faite pour le bonheur.



Andrée Ferretti, *Bénédicté sous enquête*,
Montréal, VLB, 2008, 160 p., 19,95 \$

Andrée Ferretti ou l'unicité du monde

Elle écrit sur nous à travers d'autres identités. Nous sommes en présence d'une véritable et exceptionnelle écrivaine. Au-delà de ses combats bien connus, sa quête est universelle.

Lorsque le lecteur est en présence d'une véritable fiction, c'est que la vérité s'y trouve. Présenter une femme philosophe travestie en homme qui est aussi amante et mère, et oser prétendre qu'elle se nomme Spinoza, cela s'appelle de l'audace. La passion d'Andrée Ferretti pour la philosophie n'est pas récente. Déjà, dans *Renaissance en Paganie*, son premier roman, elle met en scène une philosophe nommée Hypatie. Dans son dernier roman, *Bénédicté sous enquête*, il y a une appropriation réussie de la pensée de Spinoza, qui croit que la liberté de l'homme réside tout entière dans sa faculté de connaître la vraie nature de toutes choses et dans sa volonté d'y acquiescer. Dans ce roman, l'histoire générale met en alternance deux récits qui se croisent, voire présentent deux narratrices qui ont tout à voir avec la spectaculaire conclusion du roman.

ASSURER LA POSTÉRITÉ

Nous sommes dans la Hollande du ^{xvii}e siècle. Plus précisément à Amsterdam, qui est une ville moderne à l'image des villes multiculturelles de notre époque et qu'illustre la vitalité des échanges culturels permettant aux artistes, peintres, savants, philosophes et écrivains de se côtoyer. C'est dans ce contexte que Bénédicté naît et vit dans une communauté juive de laquelle elle cherche à prendre ses distances. Une fois sa pensée connue et répandue, elle sera bannie pour son athéisme et sa vision du monde qui ne concorde pas avec les enseignements de son époque. Croire est inutile, pense Bénédicté, il faut connaître. À cette époque, penser ainsi, c'est de la pure subversion.

Puis un jour, à l'occasion d'un séjour à Amsterdam, un constructeur de bateau, Guillaume Bertrand, Français remarqué par Colbert, s'éprend de la fille de Bénédicté Spinoza. Celle-ci lui a remis un coffret qui, près de 300 ans plus tard, dormira toujours secrètement dans le comble d'une maison tricentenaire construite par Guillaume Bertrand. C'est l'une de ses descendantes, archiviste de son métier, Sophie Bertrand, qui découvrira le coffret dans lequel se trouvent des fragments de la vie de Bénédicté, laquelle voulait s'assurer, pour la postérité, d'une lecture adéquate de son œuvre.

SE LIBÉRER DES FAUSSES APPARENCES

En effet, sous des habits de garçon, le secret du sexe de Bénédicté n'a jamais été dévoilé. Chez la philosophe, la contrainte de toujours dissimuler son sexe sou-

BRUNO ROY



lève le paradoxe suivant : être à la constante recherche de la vérité mais, simultanément, être dans l'obligation de vivre une double vie aux apparences trompeuses ; ce qui compromet l'authenticité de son comportement et de sa pensée. Or, ce n'est absolument pas le cas si l'on accepte de voir autrement les choses, c'est-à-dire si on accepte de sortir d'une vision dualiste du monde. Il y a ce qui est, croit Bénédicté, et qui n'a rien à voir avec le mal ou le bien.



ANDRÉE FERRETTI

Voici qu'une jeune fille, une femme du ^{xvii}e, usurpe l'identité masculine pour satisfaire le désir de sa mère, rapidement devenu le sien parce que nécessaire à la poursuite des hautes études pour lesquelles elle se sait douée, parce qu'indispens-

sable à la réalisation sans embûches insurmontables d'une œuvre philosophique qu'elle découvre révolutionnaire au fur et à mesure de son élaboration. Ici, il y a une nécessité : la conformité à soi-même. Le reste n'est que stratégie et apparence pour y arriver, c'est-à-dire « relever le défi de sa propre pensée ». En ce sens, l'excommunication de Bénédicté la libérerait d'une autre de ses fausses apparences, « celle du juif attaché à sa communauté ». L'unité du monde, pense Bénédicté, commence par l'unité de l'être.

FIDÈLE À SON ÊTRE PROFOND

L'élaboration d'une pensée philosophique aussi personnelle que subversive force Bénédicté à dénoncer les systèmes de croyances que sont les religions. Cela est d'autant plus audacieux et courageux que cette fidélité à ses convictions et à la nature de son être profond — la femme qu'elle est — s'inscrit dans une société misogyne à laquelle même les philosophes se conforment, faute justement d'ouverture à une pensée neuve.

Ce qui est remarquable, c'est que le lecteur se trouve en présence d'une pensée qui oblige à considérer la matière, je veux dire le corps lui-même — et donc le sexe. Ne jamais s'éloigner du « savoir des sens ». Il y a, dans le roman de Ferretti, par exemple, une sensualité qui hausse l'amour à un accomplissement total. La relation de Bénédicté avec son amant Enzo concorde, en effet, avec la conception de sa liberté qui toujours s'élabore en rapport avec sa pensée. « Je dis aujourd'hui, parce que je veux que cela se sache, que cet amour dans lequel je me suis pleinement épanouie comme femme a été un puissant ferment de ma pensée et qu'il en demeure le ressort. »

L'ATTACHEMENT À UNE MÉMOIRE UNIVERSELLE

Il y a chez Andrée Ferretti un univers romanesque qui lui est unique. Le lecteur est également en présence d'un imaginaire qui n'a rien à voir avec le milieu clos. Ses romans précédents, par exemple, s'inscrivent dans une dynamique d'échanges et d'ouverture à l'autre : Hubert Aquin/Hypatie (*Renaissance en Paganie*), Béatrice/David (*L'Été de la compassion*) et Bénédicté Spinoza/Sophie Bertrand (*Bénédicté sous enquête*). Par extension, le nationalisme de Ferretti, bien qu'im-

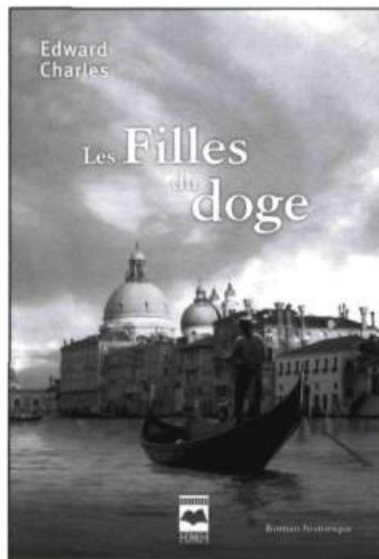
planté dans une terre précise, la terre québécoise, veut s'ouvrir au monde. La réalité québécoise est en contact avec ses racines qui s'étendent jusqu'à l'universel et qui touchent, d'une certaine façon, à l'unicité du monde. Son œuvre romanesque s'attache une mémoire universelle qui s'approche d'une vision globale de l'existence humaine et qui échappe à l'enfermement des êtres dans leurs rapports à leurs semblables. Le Québec en sort grand et plus vrai, différent et égal par la pensée, puisque l'écrivaine lie indéfectiblement son pays au savoir, d'où la spécificité et l'originalité de son œuvre littéraire, car œuvre littéraire il y a vraiment.

UN SENTIMENT D'UNITÉ

Le lecteur entre dans une écriture précise, minutieuse, marquée d'une grande élégance correspondant à l'esprit de l'époque. De sa simplicité, proche de la conversation, il se dégage un style fait d'intériorité et de profondeur. On sent constamment la mise à distance, ce qui permet un contrôle sur la construction et le déroulement du récit. Il y a l'histoire, il y a la pensée. L'auteure a mené les deux en maître de l'intrigue et en maître de la connaissance.

Oui, *Bénédicte sous enquête*, par sa profondeur philosophique, force la réflexion. L'art qu'Andrée Ferretti y a mis touche à la vérité des personnages. Grâce à son roman, la pensée de Spinoza revit au xx^e siècle. De plus, à la fin du livre, on croit vraiment que Spinoza est une femme, en raison de l'unicité de sa pensée et du lien très étroit avec la totalité de ses expériences de vie. Rien n'est séparé. Sa vie et sa culture, son existence et sa pensée, tout converge vers un sentiment d'unité que le sexe féminin assure hors de tout doute. « Dans ce monde devenu libre parce que mieux éclairé, les peuples conduits par l'espoir et non plus par la crainte jouiront du talent des femmes pour la vie, quand elles le déploieront au service de la Cité. » Cela correspond à « l'unicité du monde dans ses infinies variations ».

Amour et intrigues dans la Venise de la Renaissance



Les Filles du Doge
Edward Charles

www.hurtubisehmh.com

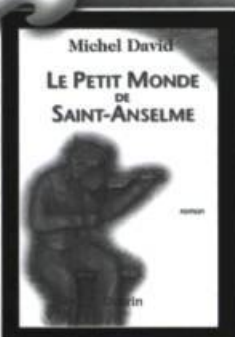
Vous appréciez les récits historiques ? VOUS SEREZ SERVIS !

LE PETIT MONDE DE SAINT-ANSELME

(CHRONIQUE DES ANNÉES 30)

Ce roman est le premier tome d'une saga romanesque relatant la vie de quatre générations de deux familles québécoises, les Marcotte et les Bergeron, qui effectuent un nouveau départ dans la vie.

496 PAGES • Code 64543



L'ENRACINEMENT

(CHRONIQUE DES ANNÉES 50)

En 1955, le Québec aspire au changement et les jeunes sont souvent déchirés entre la tentation d'une vie plus facile et les valeurs traditionnelles transmises par leurs parents.

576 PAGES • Code 67391



LE TEMPS DES ÉPREUVES

(CHRONIQUE DES ANNÉES 80)

Ce roman relate la vie de plusieurs familles québécoises enracinées dans une petite municipalité rurale. En 1980, les habitants de Saint-Anselme se préparent à célébrer le 150^e anniversaire de la fondation de leur village.

608 PAGES • Code 68589



LES HÉRITIERS

(CHRONIQUE DE L'AN 2000)

Pour une dernière fois, les lecteurs pourront partager les joies et les épreuves des habitants de Saint-Anselme qui, craignant le « bogue de l'an 2000 », avaient bien peu imaginé tous les bouleversements que l'entrée dans le nouveau millénaire leur réservait.

608 PAGES • Code 68909



GUÉRIN

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada

Téléphone : 514-842-3481 • Télécopie : 514-842-4923

Courriel : francel@guerin-editeur.qc.ca • www.guerin-editeur.qc.ca

Une tétralogie signée Michel David